

Du haut de mes quatre enfants

Quand une mère, héroïne tranquille de la conciliation, en a ras-le-bol des discours culpabilisants.

par Josée Boileau

Il y a de ces jours où je me dis que l'une des plus belles choses qui me soient arrivées, c'est bien d'avoir eu mon premier enfant à Paris. Parce que si être une femme égale à l'homme reste en France un exercice de haute voltige, devenir maman y tient de la normalité la plus reposante qui soit.

Personne, là-bas, pour supputer l'alcoolisme fœtal parce que la future mère prend parfois un p'tit verre; personne pour mener le grand combat médecin / sage-femme (j'ai accouché à l'hôpital, sous épidurale, avec une sage-femme); personne qui, sitôt l'accouchement fini, s'attend à ce que maman assume illico presto les couches, les bains, les nuits de l'enfant; personne pour la harceler sur les meilleures postures pour allaiter; personne pour la retourner chez elle en moins de 48 heures (pour un accouchement banal, j'ai passé cinq jours, fort agréables, à

l'hôpital, puis reçu 10 jours durant la visite d'une sage-femme, à la maison).

Mais le grand bonheur d'accoucher en France, c'est qu'on peut y être mère et travailleuse en paix. On n'y trouve pas d'éminent docteur en mal de publicité pour prédire la dégénérescence de la société parce que mômam fait garder ses enfants, ni de thérapeutes familiales qui en rajoutent: «La garderie ne permet pas aux enfants de s'enraciner dans leur famille.» Des propos pareils relèvent de l'impensable; ça fait des siècles que la Française fait garder ses enfants pour cause de boulot, plus de cent ans que les crèches et la maternelle pour les bambins de trois ans existent, des décennies que l'aide multiforme aux parents est déployée. Et non seulement la France n'a pas sombré dans la déchéance, mais la famille française est l'une de celles qui se portent le mieux en Occident.

Au Québec, englué dans la mythologie selon laquelle maman ne peut être épanouie qu'à la maison, toutes ces choses-là tiennent du tabou total. Quand les médias parlent des mères au travail, c'est pour souligner le martyr émotif qu'elles font vivre à leurs enfants – discours qui s'accroissent à mesure que la qualité des centres de la petite enfance (CPE) va grandissant! – ou pour subodorer leur *burnout* prochain, ou pour souligner que l'horaire famille et l'horaire boulot sont automatiquement incompatibles et qu'avoir un emploi avec plus de 1,4 enfant tient de l'exploit.

Eh bien moi, du haut des mes quatre enfants – tous autonomes, débrouillards, sensibles, attachés et attachants – et de mon travail prenant, je dis basta! Je dis que le CPE est une institution formidable, humaine, accueillante, aimante, pleine de rires, et de chicanes, et de barbouillages, et de sorties. Je dis que mes enfants s'y sont bâti des souvenirs formidables et des amitiés

durables. Et je dis que quiconque voit en eux des tarés leur fait personnellement insulte, comme aux milliers d'enfants qui depuis 30 ans sont passés par le réseau des garderies.

Je dis aussi que la grande lamentation contemporaine sur le surmenage des mères m'énerve. Bien remplie, la vie de famille? Oui. Effervescente? On l'espère bien. Intolérable? Allons! À l'heure du micro-ondes et de l'enfant unique! Réaliserons-nous que c'est le discours qui pose problème? Car qu'attend-on de la maman moderne? Qu'elle fasse son pain à la main, ses biscuits sans OGM et les lunchs de son ado de 15 ans; qu'elle quitte la job en plein cœur d'après-midi pour participer à une activité à l'école; qu'elle organise des anniversaires dignes du party d'après-Formule 1 de Guy Laliberté; qu'elle ne mette jamais un torchon entre les mains de son enfant; qu'elle coure les cours de son rejeton et y assiste sans coup férir... Bref, qu'elle se tape ce que pas une mère des années 50 ou 60, pas folle, ne se serait donné pour objectifs! Oui, l'État et les entreprises pourraient faciliter la vie des parents. Mais un peu de résistance, que diable, face aux diktats de la perfection!

Je dis enfin qu'il n'y a rien d'héroïque à avoir trois ou quatre enfants et à occuper un emploi, que nous sommes plusieurs à le faire, chacune à notre manière, avec les trucs, l'énergie, l'enthousiasme qui nous sont propres. Pourtant, notre existence effleure rarement la surface du discours public, si ce n'est sous l'angle du phénomène que nulle ne peut imiter. De quoi a-t-on peur? De prouver que les féministes qui ont tant voulu, tout voulu, pour les femmes puissent avoir eu raison?

Josée Boileau est journaliste depuis 20 ans, éditorialiste au *Devoir* depuis 2003 et mère normale de quatre enfants tout aussi formidablement normaux âgés de 6, 10, 13 et 16 ans.

